



**HAL**  
open science

# Le Livre de Job dans l'œuvre d'Antonio de Guevara. Topos, ethos et poétique

Fabrice Quero

► **To cite this version:**

Fabrice Quero. Le Livre de Job dans l'œuvre d'Antonio de Guevara. Topos, ethos et poétique. Pénélope Carteret, Michele Guillemont. ¿A qué fui yo nascido?" Présences de Job dans les mondes ibériques du Moyen Âge à l'époque moderne, Classiques Garnier, pp.155-174, 2021, 978-2-406-12162-6. 10.48611/isbn.978-2-406-12164-0.p.0155 . hal-04477286

**HAL Id: hal-04477286**

**<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04477286>**

Submitted on 26 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le Livre de Job dans l'œuvre d'Antonio de Guevara : *topos, ethos* et poétique

### Perspectives et limites de cette étude

La vie et l'œuvre d'Antonio de Guevara ont suscité, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, des débats nourris, quand elles n'ont pas donné lieu à de véritables polémiques, dans lesquelles des chercheurs de grand renom, critiques ou historiens, ont soutenu avec véhémence parfois des positions souvent antagoniques. Qu'elles intéressent la biographie et la psychologie de ce polygraphe, l'originalité de la pensée d'un auteur, voire la probité de ce dernier, ou encore la place qui lui revient dans son époque sur le plan des idées et de la littérature, ces controverses sont, dans des proportions diverses, les héritières de la critique – au sens premier du terme, pour une part – inaugurée par le bachelier de la Rúa dans ses lettres adressées à Guevara<sup>1</sup>. Interroger une œuvre aussi vaste, questionner une tradition critique riche par un biais aussi étroit que la référence à Job est une entreprise qui appelle donc la plus grande humilité.

Le *Livre de Job* est un des textes les plus complexes de l'Ancien Testament. Guevara lui-même, dans la *Disputa y razonamiento* contre les juifs de Rome, 29<sup>e</sup> lettre de la seconde partie des *Epístolas familiares*, ne s'était pas privé de rappeler l'interdiction (talmudique ?) de le lire et de l'étudier faite aux juifs, au même titre que d'autres passages difficiles de l'Ancien Testament, afin d'éviter, selon lui, les erreurs d'interprétation<sup>2</sup>. Mais hors de la controverse apologétique, même factice, ou de l'activité exégétique, la sinieuse doctrine de ce texte se trouvait effacée derrière le personnage de Job lui-même, réduit à des fins exemplaires et dans une vision simplificatrice au modèle insurpassable de la patience et de la constance de la foi dans les épreuves. En vertu de cela, ce texte, comme de nombreux autres, pouvait faire l'objet d'une lecture topique afin d'en détacher, légitimement ou non, les passages illustrant ces vertus, au détriment des complexes développements sur la justice divine, la doctrine de la rétribution et une patience moins apparente, celle de Dieu<sup>3</sup>. Ce constat invite à formuler, dès à présent et à priori, plusieurs remarques eu égard à la personnalité de Guevara et à la nature de son œuvre. En effet, il n'est pas indifférent, dans la perspective des réflexions qui vont suivre, que ce dernier écrive principalement en moraliste et que ce propos parcourt une œuvre au sein de laquelle on peut distinguer des textes de morale, de philosophie politique et de nature religieuse ou spirituelle. Elles sont au nombre de trois.

Tout d'abord, malgré l'importance de la référence à Job pour un homme du XVI<sup>e</sup> siècle, elle risque d'être noyée dans le discours si prolixe de l'évêque de Mondoñedo. D'autre part, entre les œuvres qui puisent leur matière dans l'histoire antique et les œuvres morales et religieuses, on peut s'attendre à ce que citations et allusions figurent

---

<sup>1</sup> Cette généalogie critique et méthodologique a été exposée avec beaucoup de clarté dans des publications récentes. Nous renvoyons le lecteur désireux d'en connaître les termes et les acteurs à l'article de Patrizia di Patre (2006, 383-386).

<sup>2</sup> « *Que vuestra ley no fuesse bien entendida, paresce claro en que teníades prohibido en vuestra aljama que las visiones de Ezechiél, el sexto capítulo de Esaías, el libro de los Cantares de Salomón, el libro del sancto Job y las Lamentaciones de Hieremías no fuessen leydas, ni menos glosadas de nadie, y esto no porque no eran libros sanctos y aprovados, sino porque no eran del todo bien entendidos.* », Guevara (2004, 731). Dans la dédicace à la mère Ana de Jesús, Luis de León (1959, 816) avertit que l'Esprit saint a consigné dans le *Livre de Job* « *las razones que pasó [Job] con unos compañeros suyos que, viniendo a consolarle, se pusieron a reprenderle, que es la mayor dificultad que en él [le Livre de Job] hay, porque muchas veces parece que Job y sus compañeros dicen lo mismo, siendo sus intentos contrarios.* »

<sup>3</sup> Jean Lévêque 1972, col. 1223.

principalement dans les secondes. Enfin, chez cet « *autor terriblemente tautológico*<sup>4</sup> », expert en plagiat et auto-plagiat, on peut s'attendre à ce qu'une même citation, une même apparition de Job, se retrouvent telles quelles d'un texte à l'autre, phénomène significatif mais d'interprétation difficile. En somme, nous ne pouvons pas affirmer que le *Livre de Job* n'ait pas été l'objet de la méditation de Guevara. Il ne fait aucun doute, en revanche, qu'il y a puisé, comme nombre de ses devanciers et contemporains, indirectement.

Antonio de Guevara n'est ni Pero López de Ayala ni Luis de León. Il y a loin entre les centaines de pages d'une œuvre où Job apparaît sporadiquement et le *Rimado de palacio*<sup>5</sup>, pour plus de la moitié immense paraphrase des *Moralia* de Grégoire le Grand et ample méditation sur le dialogue entre Job et ses amis du dernier grand représentant du *Mester de clerecía*. Il n'y a pas davantage de commune mesure entre l'œuvre de Guevara et la méticuleuse exégèse du texte hébraïque qui conduit Fray Luis à proposer ses propres traductions du texte de l'Ancien Testament dans une *Exposición del libro de Job* qui l'occupa durant de nombreuses années. À cet égard et de bien d'autres façons encore, Antonio de Guevara et son œuvre prennent place à l'arrière-plan de ces deux monuments, mais également à mi-chemin entre leurs auteurs. Ainsi, la comparaison avec le poème médiéval de López de Ayala et le commentaire humaniste de Fray Luis n'est pas stérile. Elle est révélatrice, à travers la figure de Job et le texte biblique, de préoccupations fondamentales auxquelles les hommes du Moyen Âge et ceux de la Renaissance ont répondu avec un intérêt égal mais une sensibilité propre et selon des modalités différentes. Or, chez un auteur qui porte la marque de l'ambiguïté ou de l'ambivalence entre l'ancien et le moderne tel que Guevara, les références à Job pourraient ainsi constituer, en elles-mêmes, un modeste poste d'observation des tensions entre héritage médiéval et innovations renaissantes qui parcourent son œuvre et autour desquelles la critique s'est polarisée à la suite des jugements sévères formulés notamment par María Rosa Lida de Malkiel<sup>6</sup>.

Grande est la tentation de projeter la figure de Job sur celle de Guevara. À la fin des années 1950, l'éditeur de son œuvre en castillan rapprochait explicitement Fray Luis de León Luis de León de celle du patient personnage biblique en raison des tribulations universitaires et inquisitoriales que l'insigne hébraïsant avait endurées<sup>7</sup>. Mais en dépit

---

<sup>4</sup> Un autre grand polygraphe, Marcelino Menéndez Pelayo, est l'auteur de cet outrageuse épithète, comme le rappelait Fidèle de Ros (1937, 358), grand traqueur des sources des textes moraux et religieux de Guevara et surtout des plagiats, internes et autres.

<sup>5</sup> Pero López de Ayala, éminent devancier de Guevara dans la charge de chroniqueur royal, a consacré plus de la moitié de son très long poème intitulé *Rimado de palacio* à la paraphrase des *Moralia in Job* de Grégoire le Grand qui est aussi méditation sur ce texte et le personnage de Job.

<sup>6</sup> Asunción Rallo (1979, 22) posait déjà cette alternative fondamentale en soi et d'une incroyable pertinence chez Guevara en préalable à l'étude du personnage et de son œuvre, dans la version publiée de sa thèse de doctorat : « *Este análisis probablemente descubra entonces conexiones de realidades e ideas antes no atribuidas al Renacimiento, e ilumine puntos que bajo la apariencia de oscuro medievalismo no sean más que las profundas raíces de la mentalidad moderna que por aquellos años arranca.*

*Considerando como premisa fundamental de la actitud renacentista únicamente la postura abierta del hombre que desde su fuerza individual se siente capaz de aprender y gozar el mundo, no ya como espejo cifrado de otro, sino por su valor en sí mismo, es necesario perder de vista, y más al enfrentarse con el texto guevariano, que tal actitud no está reñida ni encontrada en la existencia de planteamientos caducos y revolucionarios en aparente contradicción algunas veces. »*

<sup>7</sup> « *Pero también se echa de ver que el espíritu de Fr. Luis se recrea, se dilata y profundiza en las estancias de este admirable Libro, en el que encuentra coincidencias con el estado moral de su espíritu, altos motivos de consolación en la hora de la desgracia, y la experiencia eterna de cómo la incomprensión y la maldad se coligan en la hora de la desventura para herir y atribular al justo. [...] En el Libro de Job encuentra la interpretación de su propio estado, sobre todo en lo que tiene de abandono por parte de los antiguos amigos y de ensañamiento cruel de los que,*

de ce « dualisme qui se transforme le plus souvent en une véritable guerre incessante et angoissante » observé par Augustin Redondo (1977, 198<sup>8</sup>), rien ne légitime qu'on s'autorise à faire d'Antonio de Guevara un avatar moderne de Job et il ne semble pas, du reste, qu'il se soit réclamé de cet archétype du juste tourmenté sans raison apparente. En revanche, on retrouve dans son existence toute en contrastes la dimension agonistique de la vie humaine magistralement illustrée par l'attitude de Job au cours de ses tribulations. Du dualisme de l'existence on a parfois prétendu glisser au dualisme stylistique des structures parallélistiques et autres *similicadencias*<sup>9</sup>, l'un trouvant dans l'autre une explication. Mais l'inanité d'une telle démarche pour justifier le recours à des procédés qu'on retrouve également dans la poésie religieuse de l'époque (Redondo 1977, 76-77) a été démontrée il y a longtemps déjà (Camprubi 1968, 149). À travers la question biographique en tant que telle, c'est toutefois celle, plus importante à nos yeux, du statut<sup>10</sup> de l'auteur qui s'impose et permet le retour du second élément autour duquel la recherche sur Antonio de Guevara et son œuvre s'est structurée. Pour modeste ou marginal que l'objet de cette étude puisse paraître, la figure de Job offre l'opportunité de l'aborder sous un angle nouveau.

Dans les pages qui vont suivre, il s'agit donc d'identifier les manifestations d'une tension entre un *ethos* qui transcende les différentes facettes de la figure auctoriale, d'une part, et un style et une poétique, d'une autre, qui en constituent le reflet cohérent. Au cœur de cet arc herméneutique, le personnage de Job et les références au livre biblique qui lui est consacré représentent un des éléments fondamentaux de la poétique guévérienne : un *topos*, ou *lieu* au sens rhétorique du terme. Aisément transposable d'un texte à l'autre, il est un des composants fondamentaux et irréductibles sur lesquels l'évêque de Mondoñedo a bâti une œuvre qui abonde en passerelles et où les phénomènes de vases communicants sont nombreux. Dans un premier temps, il conviendra donc de localiser, de contextualiser et de dresser une typologie des apparitions du personnage et des citations du livre. Sur cette base on s'attachera ensuite à évaluer dans quelle mesure ce qui est également un des sommets littéraires de l'Ancien Testament, a pu représenter une école stylistique ou un répertoire à tout le moins en la matière, notamment sur le plan des ressources expressives qu'il recèle.

### **Job et le *Livre de Job* dans l'œuvre d'Antonio de Guevara : éléments d'une cartographie**

Embrasser une œuvre aussi vaste que celle de Guevara, depuis le *Libro áureo de Marco Antonio* jusqu'à la seconde partie du *Monte Calvario*, pour y traquer les citations d'un livre biblique ou les apparitions d'un personnage de l'Ancien Testament est une entreprise exigeante et les résultats d'une enquête à la recherche des références à Job doivent être regardés avec circonspection<sup>11</sup>. Par-delà ces réserves et à défaut de pouvoir

---

*debiendo hacer justicia, se complacen en el triunfo momentáneo de las pasiones enconadas y de las malignidades de los hombres.* », écrivait le père Félix García (Luis de León 1959, 795-796).

<sup>8</sup> « Être des contrastes, non seulement en tant qu'homme, mais en tant que personne privée : appartenant à une illustre famille, il est fils d'un bâtard ; de noble lignée, il a peut-être du sang juif dans les veines, alors que le prurit de pureté de sang commence à se développer ; gentilhomme, il est pauvre ; courtisan, il ne peut faire carrière et doit se retirer du monde ; religieux, il revient à la Cour, et, ce faisant, il a conscience de se perdre ("irse a lo hondo"). »

<sup>9</sup> Ce terme, qui ne possède pas d'équivalent en français, désigne une figure proche de l'homéotéleute quoiqu'il ne s'applique qu'à des parallélismes se terminant par des verbes conjugués à un temps et une personne identiques.

<sup>10</sup> Patrizia di Patre (2006, 387) ne prétend pas autre chose qu'identifier un « un status *autónomamente precisable* » en comparant l'*Aviso de privados* avec le *De officiis* de Cicéron et *La Cité de Dieu*.

<sup>11</sup> Ainsi, quelques occurrences non signalées dans les listes d'autorités dont les imprimeurs inséraient dans les œuvres religieuses en général et celles de Guevara en particulier sont apparues. Il est possible cependant que quelques autres

offrir avec certitude des données exhaustives, on peut assurer que celles présentées ci-après possèdent un caractère représentatif. L'interrogation automatisée de cet outil a permis de corroborer les résultats obtenus manuellement et, à quelques occasions, de les compléter.

Les occurrences recensées sont au nombre de trente-sept. On constate, tout d'abord, que le *Libro áureo de Marco Antonio*, le *Relox de príncipes*, la *Década de césares* ainsi que l'*Arte de marear*, comme c'était prévisible, n'en contiennent aucune. Les références au personnage de Job ou au livre biblique sont très rares dans le *Menosprecio de corte y alabanza de aldea* (deux occurrences) ainsi que dans l'*Aviso de privados* (une seulement). La situation est très différente dans les *Epístolas familiares*. On dénombre quatorze références à Job dans quatre « *letras* » du premier livre (les n° 15, 16, 20 et 62) et dans autant de « *razonamientos* » (les n° 10, 12, 25 et 27) du second. Précisons d'ores et déjà qu'un seul et même « *razonamiento* » en réunit cinq (le n° 12) et que deux des *letras* (les n° 15 et 16) sont des adaptations de sermons ou s'apparentent à des prédications, si l'on suit la typologie proposée par Jones (1975, 144)<sup>12</sup>. Ainsi, les traités religieux contiennent plus de la moitié des références à Job. Cette proportion, peu surprenante eu égard à l'objet recherché, ne semble pas particulièrement significative à l'intérieur des œuvres concernées si on la met en regard des autres autorités qui y sont mobilisées. Concrètement, Job apparaît dix fois dans l'*Oratorio de religiosos*, quatre fois dans la première partie du *Monte Calvario* et six dans la méditation sur les sept dernières paroles du Christ en croix, seconde partie de ce texte publiée de manière posthume et connue sous le titre *Siete palabras*.

Hors de toutes considérations génériques ou typologiques, ces références se présentent dans leur majorité sous la forme de citations latines (18), la plupart du temps légèrement approximatives<sup>13</sup> car, sans doute, Guevara cite-t-il de mémoire le livre vétéro-testamentaire ou le fait-il à travers un digeste ou un des manuels à disposition des prédicateurs. À quatre reprises, les citations du *Livre de Job* sont insérées dans celles de deux importants commentaires patristiques, de Grégoire le Grand et d'Origène respectivement. Ces dernières apparaissent dans le 12<sup>e</sup> *Razonamiento* du second livre des *Epístolas familiares*, dans l'*Oratorio de religiosos* et la seconde partie du *Monte Calvario*. Ailleurs, il s'agit de simples allusions ou de paraphrases libres et vernaculaires du texte de la Bible. Ces relevés confirment, par conséquent, la présence d'une nette dichotomie entre textes à vocation morale ou religieuse et œuvres politiques ou de nature historiographique.

L'examen des passages retenus par Guevara apporte des éléments complémentaires à ces premières données. En premier lieu, les allusions où le personnage de Job est réductible à un modèle de vertu, et qui ne renvoient pas à une localisation précise dans

---

aient échappé à la vigilance du lecteur. La lecture d'éditions récentes et satisfaisantes pour une part importante de l'œuvre a été complétée par l'interrogation automatisée de celles disponibles en version numérique sur le portail <http://www.filosofia.org/guevara.htm> (consulté le 22 août 2020). Seules les deux parties du *Monte Calvario* demeurent uniquement disponibles dans les *princeps* de 1545 et 1549.

<sup>12</sup> Fidèle de Ros (1946, 395) n'en dénombrait que sept.

<sup>13</sup> Lorsque Guevara parle des enfants de Job qui périrent tous ensemble alors qu'ils étaient réunis, comme à l'accoutumée, pour banquet, il élève systématiquement leur nombre à quatorze, jusqu'à tenir des propos incohérents là où le texte biblique est très clair et ne mentionne que sept garçons et trois filles. On peut lire, en effet, au chapitre XXVIII de l'*Oratorio de religiosos* : « *El hijo mayor y primogénito del santo Job, determinóse de convidar a comer a siete hermanos y a tres hermanas que tenía: y no obstante que su buen padre los bendecía cada mañana, y rogaba a Dios por ellos cada día: en lo que paró aquel convite fue, que en un día y en una hora, y en una casa, antes que se les acabase la vianda, y se levantasen de las mesas, perdieron todos catorce hermanos allí las vidas.* » (Guevara 1545, f° LV vo-LVI r°). La même erreur est commise au chapitre XVIII de l'*Aviso de privados*.

le texte biblique, sont au nombre de cinq. Dans le chapitre XLVII de l'*Oratorio de religiosos* et dans le chapitre II du *Menosprecio de corte*, Job est un modèle de sainteté dans la richesse comme dans l'adversité, à l'instar d'Abraham et de Lot dans le premier de ces textes, contrairement à Nabab dans le second. Ailleurs, c'est le « *muy pacientísimo*<sup>14</sup> » Job que Guevara donne en exemple, alors que d'autres personnages bibliques viennent incarner la magnanimité, la force et la longanimité. C'est le cas dans le *Razonamiento* 10 du second livre des *Epístolas familiares* et, par effet d'auto-plagiat sans doute, au chapitre LV de l'*Oratorio*. Une fois encore, ces apparitions de l'homme vertueux entre tous n'ont rien pour surprendre chez un moraliste tel que Guevara.

Avec les citations proprement dites, il est loisible, d'une part, d'observer quels sont les passages du *Livre de Job* qui retiennent l'attention de Guevara et, parmi eux, d'une autre, ceux pour lesquels il semble nourrir une forme de prédilection. Cela dessine, enfin, les unités thématiques isolées par Guevara dans ce texte long et riche de l'Ancien Testament<sup>15</sup>. Les passages cités sont les suivants :

- prologue (en prose) : 1, 1, 4-5, 12, 18-19 ; 2, 4 et 7-10
- dialogue versifié entre Job et ses amis : 6, 6 et 10 ; 7, 15 et 20 ; 9, 33 ; 10, 1, 18-19 et 22 ; 16, 7 ; 19, 9 ; 30, 4 ; 31, 1 ; 39, 27
- épilogue (en prose) : 42, 16

Dans cette liste, plusieurs citations sont au service du discours d'exemplarité observé précédemment dans les allusions générales à la figure de Job. C'est le cas des versets 7 et suivants du deuxième chapitre où le personnage, couvert de lèpre et assis sur son tas de fumier, s'incline devant ce qu'il tient pour la volonté divine. Le passage est introduit librement et traduit au chapitre XXVIII de l'*Oratorio*<sup>16</sup> et rapporté à travers le commentaire d'Origène au chapitre LIII, texte complété par celui des *Moralia in Job* (III, 7) au chapitre XIII de la première partie du *Monte Calvario*<sup>17</sup>. Dans la première de ces trois occurrences, Job est le premier exemple d'une série introduite par l'anaphore « *Aparejado tenía el corazón* » qui se poursuit avec David, Paul, Augustin et Bernard de Clairvaux. La dernière apparition de ces versets atteste l'influence des deux commentaires dans lesquels Guevara a puisé, directement ou non. En effet, ils instituent Job comme *figura* ou préfiguration du Christ. Le 18<sup>e</sup> verset du chapitre 31 (« *Ab infantia crevit mecum miseratio, et de utero matris meae egressa est mecum* ») est cité à cette même fin dans les *Siete palabras*<sup>18</sup> (Guevara 1549, f<sup>o</sup> LXXXVI r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>). Entre les passages de l'*Oratorio*, manuel d'ascétique destiné aux novices et moines franciscains, et le *Monte Calvario*, ouvrage de spiritualité<sup>19</sup>, il n'y pas véritablement de différence.

<sup>14</sup> Cette formulation doublement superlative se trouve dans le chapitre LIII de la première partie du *Monte Calvario* (Guevara 1545, f<sup>o</sup> cxxiii v<sup>o</sup>) pour étayer l'affirmation selon laquelle on commence par énumérer les « *condiciones y propiedades* » d'un saint dans tout discours à son sujet.

<sup>15</sup> Voici la liste des passages du *Livre de Job* cités par Guevara dans les œuvres indiquées plus haut : 1 (de façon générale) ; 2, 4 et 7-10 ; 6, 6 et 10 ; 7, 15 et 20 ; 9, 33 ; 10, 1 et 18-19 ; 16, 7 ; 19, 9 ; 30, 4 ; 31, 1 ; 39, 27 et 42, 16.

<sup>16</sup> « *Aparejado tenía su corazón al señor el santo Job, cuando después de muertos sus camellos, y sus bueyes, y sus asnos, y sus hijos, y sus ovejas, y el lleno de sarna decía: « El señor que me lo dio ese me lo quitó: y el que me lo quitó ese me lo puede tornar a dar ». Sea pues por todo su santo nombre bendito, que yo con lo que él hiciere soy muy contento.* » (Guevara 1545, f<sup>o</sup> LXX v<sup>o</sup>).

<sup>17</sup> Fidèle de Ros (1946, 374) note à ce propos : « On trouve dans le *Monte Calvario* des applications morales, découlant souvent des interprétations allégoriques. Le Golgotha était, suivant notre auteur, un charnier malodorant, couvert des ossements blanchis des suppliciés ; lieu sale et immonde, préfiguré jadis par le fumier de Job. »

<sup>18</sup> Guevara en fait le même usage dans le *Razonamiento* 12 du second livre des *Epístolas familiares*.

<sup>19</sup> Francisco Márquez Villanueva (1968, 22), qui ne tient pas Guevara pour un spirituel, a jugé avec beaucoup de sévérité ce dernier texte. Mais si Guevara n'a rien d'un Francisco de Osuna ou d'un Bernardino de Laredo, le *Monte Calvario* relève bien de la littérature spirituelle. De fait, ce grand connaisseur de l'œuvre de Guevara devait pourtant revenir sur son jugement et affirmer, quelques années plus tard, que ce traité est imité de la *Passio duorum* de

La citation du *Livre de Job* ou la référence au personnage sont avant tout rhétoriques et leurs apparitions s'apparentent à celles d'autres autorités, scripturaires, patristiques ou tirées de la littérature antique, venant étayer une démonstration. À preuve, dans une méditation sur le sens des vocables Golgotha et Calvaire, lieux préfigurés dans le fumier de Job, l'apparition de formulations authentiquement guévériennes ravalant le personnage au modèle de patience qu'il est ; à propos de Job, l'évêque de Mondoñedo écrit : « *es incomparable su paciencia e intolerable su miseria.* » (Guevara 1545, f° XXIII r<sup>o</sup>) C'est encore le modèle de vertu, l'homme qui peut se vanter de n'avoir transgressé aucun commandement divin, qui est exalté dans le verset 10 du chapitre 6, cité dans les *Razonamientos* 12 et 27 du second livre des *Epístolas familiares*. Parfois, la citation paraît plus anecdotique au sein de la démonstration. Au chapitre XLIX de la première partie du *Monte Calvario*, le 13<sup>e</sup> verset du chapitre 27 vient en appui de l'exégèse d'un passage des lamentations de Jérémie (1, 13-15) :

*Para entender bien a Hieremías en lo que aquí dize, hase de presuponer que mucha vezes en las divinas letras se entiende por los nervios del cuerpo, el hombre que es rezio y esforçado, y conforme a esto dezía el sancto Job : « posuisti in nervo pedem meum et observasti omnes semitas meas. »* (Guevara 1545, f° XCIII v<sup>o</sup>)

Ces observations confirment le second présupposé formulé en introduction. À travers ces exemples qui illustrent une tendance générale, on constate que le recours au *Livre de Job* chez Guevara, quelle que soit la nature du texte dans lequel la citation ou la référence au personnage sont appelées à figurer, ouvrage de morale, religieux ou de spiritualité, ne semble pas être le fruit d'une méditation personnelle. Elle reflète plutôt le métier d'un écrivain, rompu à la pratique homilétique, qui domine les ressorts du discours didactico-moral et qui est particulièrement habile, avec un raffinement suspect parfois, à tisser dans ses démonstrations les exemples et les autorités appropriées. En cela, il n'est pas différent de ses frères franciscains et le versant religieux de son œuvre possède une saveur que l'on retrouve ailleurs<sup>20</sup>.

Avant d'achever ce premier volet de notre réflexion, il convient de formuler deux nouvelles remarques. La première complète et corrobore tout ce qui a été exposé jusqu'à présent. Tout d'abord, hormis dans les citations du prologue, c'est la parole de Job qu'on entend dans tous les passages retenus par Guevara. À aucun moment il n'est fait allusion aux propos tenus par ses quatre interlocuteurs. Cela n'a rien d'étonnant, conformément à la réduction exemplaire au travers de laquelle plusieurs passages sont sélectionnés. Néanmoins, une autre facette de Job semble intéresser Guevara, celle qui donne justement à voir toute la profondeur psychologique du personnage biblique. Sur le chemin inattendu de sa propre justification pour un serviteur de Dieu tel que lui, Job finit par s'emporter parfois contre le sort qui lui est réservé, changement d'humeur qui entraîne la diminution de la tension théologique à l'intérieur de cette partie du *Livre* (Lévêque 1972, col. 1205). En ce sens, Job n'est pas que modèle pour le chrétien, il est

---

Francisco Tenorio et Luis de Escobar et reconnaît qu'il relève du « *círculo literario franciscano de Valladolid* » identifié par Meseguer Fernández (Márquez Villanueva 1979, 338, note 7).

<sup>20</sup> Davantage sans doute que chez un Francisco de Osuna dans l'œuvre duquel Guevara ne s'est pourtant pas gêné pour puiser (Ros 1946, 380 et suivantes), la prose religieuse du fameux évêque de Mondoñedo rappelle celle d'un autre franciscain, Luis de Maluenda. Gravitant autour des cercles du pouvoir, sans être toutefois « *por esta corte derramado* », comme le confessait Guevara (2004, 213), ce personnage assez énigmatique et très prolifique possède une prose caractérisée par le *derramamiento retórico* observé par Juan Marichal chez Guevara (1955, 119). Nous réservons la comparaison entre les œuvres de ces deux frères mineurs pour une étude prochaine, mais le lecteur désireux d'en savoir davantage sur Maluenda pourra se reporter à Quero 2012 et 2020, et Ruiz Gálvez 2015.

miroir des passions coupables qui peuvent agiter son âme. Pour un moraliste tel qu'Antonio de Guevara, cette facette de Job ne devait pas être dépourvue d'intérêt. De fait, un nombre non négligeable des citations ou de références intéressent l'expression de la souffrance devant une extrême misère que rien ne justifie. C'est le cas de plusieurs versets qui traduisent le dégoût de la vie (6, 6 ; 7, 15 et 20 ; 9, 33 ; 10, 1, 18-19 et 22 ; 16, 7 ; 19, 9, 30, 4). Le fameux verset 20 du 7<sup>e</sup> chapitre (« *Factus sum mihi metipsi gravis* ») revient ainsi trois fois sous la plume de Guevara, dans trois textes qui relèvent de différentes typologies : dans une épître consolatoire adressée à Pedro Girón, la 62<sup>e</sup> du premier livre des *Epístolas familiares* ; dans le 25<sup>e</sup> *razonamiento* du second livre, à Rodrigo Enríquez et identifié comme étant l'adaptation d'un sermon par Jones ; dans le 13<sup>e</sup> chapitre, à la structure homilétique affirmée, de la 4<sup>e</sup> partie des *Siete palabras* (Guevara 1549, f<sup>o</sup> CVI v<sup>o</sup> et CXVIII r<sup>o</sup>). En outre, l'incompréhensible trouble dont il est assailli et qui s'exprime également dans le verset « *Tædet animam meam vitæ meæ* » cité au 4<sup>e</sup> chapitre du *Menosprecio de corte* (Guevara 1984, 151-152), se manifeste, en d'autres endroits, avec une expressivité remarquable. Citons, une nouvelle fois et à titre d'exemple, les *Siete palabras* (chap. VII de la 4<sup>e</sup> partie) dans un passage où Guevara déploie un indéniable pathétisme pour gloser l'exclamation de Job, comme il le fait peu après sur des versets tirés d'Élie et de Jérémie :

*¿Cómo se abía de osar reýr el santo Job, pues con grandes lágrimas dezía: « Utinam consumptus essem, fuissem quasi non essem de utero translatus ad tumultum »? Quería pues por estas tristes palabras dezir: ¿Para qué, o gran Dios de Ysrael, del vientre de mi madre me sacaste, y ya que me sacaste por qué luego a la hora no me desheziste, o por qué desde las entrañas de mi madre al sepulchro no me llevaste? (Guevara 1549, f<sup>o</sup> XCIX r<sup>o</sup>)*

Ces sondages dans l'œuvre de Guevara donnent à voir l'éventail, assez traditionnel et restreint, des apparitions du personnage de Job et de la sagesse véhiculée par le *Livre* biblique qui porte son nom. On entrevoit également que Guevara n'est pas insensible au potentiel expressif qui s'en dégage. Afin de saisir désormais cette dimension dans une dynamique textuelle et, partant, dans une économie rhétorique et poétique, il ne paraît pas inutile d'interroger les textes où elles sont concentrées.

### **Job et les paradoxes de Guevara**

Au sein de la production religieuse de Guevara, le 12<sup>e</sup> *razonamiento* publié dans la seconde partie des *Epístolas familiares* regroupe, on l'a vu, un nombre remarquable de références à Job, du moins au regard des dimensions d'un texte de ce type. Désigné par un terme très général, il est présenté dès l'épigraphe introductive comme la partie d'un sermon : « *Razonamiento fecho a la Emperatriz Nuestra Señora, en un sermón que le hizo el auctor, día de la Transfiguración [sic] Nuestra Señora* » (Guevara 2004, 559) La solennité en question n'est pas la Transfiguration de la Vierge, fête qui n'existe pas dans le calendrier liturgique, mais celle de la *Transfixión* de Nuestra Señora de las Angustias, patronne de Grenade<sup>21</sup>. Ainsi, si le prêche adapté ici est bien réel, il eut peut-être pour décor la chapelle royale de Grenade, ou un autre sanctuaire de la ville, à la fin de l'année 1526 ou au début de la suivante, peut-être dans les semaines suivant Pâques. À cette période, le couple impérial y passait sa lune de miel. Guevara y était arrivé à l'automne pour prendre part à une conférence sur les morisques de ce royaume, en

<sup>21</sup> On lit bien « *Transfixión* » dans l'édition *princeps*. Sur cette solennité mariale, dont nous n'avons pu retrouver la date dans le calendrier liturgique du diocèse de Grenade à l'époque de Guevara, cf. De La Campa Carmona, 145.



qualité de consultant du Saint-Office, après une première mission concluante dans le royaume de Valence<sup>22</sup>.

De fait, ce texte suit assez fidèlement le patron du sermon pré-tridentin, tel qu'Augustin Redondo le présente, à la suite notamment des travaux d'Étienne Gilson sur Michel Menot. Le *thema* en est, de façon naturelle, « *Mulier, ecce filius tuus* », troisième parole du Christ en croix. Il appelle ensuite un *prothema* tiré de l'évangile de Luc (2, 34-35), récit de la présentation au temple où Siméon prophétise à la Vierge les souffrances à venir sous la métaphore d'un glaive transperçant son âme. Après cette introduction, Guevara organise son développement en quatre subdivisions signalées expressément par des épigraphes insérées peut-être à l'initiative du premier éditeur du recueil. Les autorités et concordances les plus diverses sont nombreuses tout à long de ce *razonamiento*, preuve, une fois encore, de l'utilisation des instruments qui étaient habituellement à la disposition des prédicateurs pour développer et exposer avec efficacité une exégèse allégorique et l'articuler à un propos moral. Sur le plan stylistique, les procédés employés correspondent à ceux qu'on retrouve sous la plume des membres des Ordres Mendicants. Les jeux de mots reposant sur des homéotéleutes ou d'ingénieux polyptotes, pas tous originaux sans doute, y occupent une place de choix : « *no está el peligro en lo que ella [la bendita ley de Christo] nos manda, sino en lo que nosotros en ella nos desmandamos* » (Guevara 2004, 560) ; « *En el Paraíso de Adán comían fruta, mas en el Paraíso de Christo fruymos de su esencia divina.* » (*ibid.*, 562) D'autre part, l'efficacité rhétorique est garantie, pour partie, par le recours à des *exemplos* présentés succinctement, sous forme de liste, telle celle des personnages se tenant debout dans les écritures, comme devaient le faire ceux qui se trouvaient au pied de la croix, ou encore l'énumération de ces autres qui connurent une douleur unique et sans commune mesure avec celle du « *varón de dolores* », et parmi lesquels il faut compter Job (*ibid.*, 569). De façon générale, tout est fait pour ramener le discours homilétique à une forme de réalisme, voire de prosaïsme, de bon aloi devant une assistance composée de laïcs. De façon exemplaire, l'héritage d'Adam et Ève, que tous les hommes ont en partage, devient « *mayorazgo* » sous la plume de Guevara (*ibid.*, 563). Comme Américo Castro (1960, 108-109) l'avait déjà remarqué : « *La inquietud y la inestabilidad de Guevara le llevaron a incorporar a su arte ultraexpresivo numerosos aspectos de la vida material y moral de su tiempo.* » (c'est nous qui soulignons)

Dans cette perspective, la référence à Job peut s'avérer particulièrement féconde, comme on l'observe à deux reprises dans ce *razonamiento*. Tout d'abord, dans la conclusion à la deuxième subdivision où sont développées les douleurs infligées au Christ, Guevara utilise le verset 6, 10 comme pivot qui met en regard le cri déchirant du pécheur conscient de son indignité et une glose très libre de ce passage biblique. Le prédicateur fait entendre sa propre voix à ces deux occasions pour exprimer l'indignité de l'homme devant les souffrances endurées par le Christ et dispenser une leçon d'ascétisme. À la suite des exclamations « *¡O, buen Jesús! ¡O, Redemptor de mi alma!* », des cris de douleur<sup>23</sup> « *¡Ay de mí!* », des parallélismes montrant le pécheur incapable de résister à la souffrance s'accroissent : « *no sé padecer hambre que luego no como; no sé sufrir sed que luego no bevo; no sé aver frío que luego no me arropo.* » (Guevara

---

<sup>22</sup> Sur les activités inquisitoriales de Guevara ainsi que sur son séjour à Grenade et ses déplacements sur cette période, voir Redondo 1977, 217-302 et 351-359.

<sup>23</sup> Pilar Concejo (1985, 58) les interprétait comme des manifestations d'une « *libertad expresiva* » témoignant de l'appartenance des *Epístola familiares* au domaine générique de l'essai.

2004, 571) Une fois le verset 6, 10 cité, la voix du prédicateur déroule une glose où il appelle les souffrances de Job sur lui-même :

*Si Tú me quieres bien, Señor, házmelo demostrar [sic] en que no cures de lo que mi sensualidad pide, ni condesciendas a lo que mi corazón quiere, sino que en el lugar de consolación me desconsueles, en lugar de regozijo me enoges, en lugar de alegría me entristezcas; en lugar de descanso me martirices, y en lugar de regalo me açotes; porque el estilo de tu casa y corte es que con los tus más familiares amigos les das y repartes de tus mayores trabajos. Yo soy el que más contra ti ha peccado, yo soy el que cada día te ofendo, yo soy el que nunca del peccar me emmiendo, yo soy al que más que a todos has perdonado, y aun soy el que más de todos te soy ingrato. (ibid., 572)*

Le lexique employé ici n'est pas aussi fermement ancré dans la réalité quotidienne de l'auditoire que dans l'exemple précédent. En revanche, il présente la recherche paradoxale d'une souffrance qui manifeste l'amour divin et que le pécheur doit rechercher dans une accumulation de formules où les structures anaphoriques et antithétiques, quelle que soit leur origine rhétorique<sup>24</sup>, loin de raidir le discours, coulent le discours dans la cadence haletante d'une supplique adressée au Très-haut.

Quoiqu'il ne porte pas uniquement sur le personnage de Job, un passage de l'épître consolatoire adressée à Beltrán de la Cueva à l'occasion de la mort de sa bru (27<sup>e</sup> du second livre) formule explicitement l'entreprise, traditionnelle au demeurant, dans laquelle Guevara est engagé dès lors qu'il tient un discours moralisateur et ascétique comme celui que nous venons de citer. En effet, entre réalisme et expressivité, la poétique guévérienne constitue une réponse au paradoxe fondamental de l'existence chrétienne. En cela, la posture de Guevara n'est pas si éloignée de celle Pero López de Ayala dont le *Rimado de palacio* porte, pour une part importante, sur l'impénétrabilité des décrets divins<sup>25</sup>. Ainsi, face à l'affliction de son correspondant, le prédicateur impérial qui s'est fait épistolier doit rappeler : « *muy diferente es, illustre señor, el lenguaje del cielo al lenguaje del suelo.* » (Guevara 2004, 712) La performativité de cette mise en garde est remarquable. En effet, un parallélisme y manifeste tout d'abord l'exigence d'une stricte correspondance. Le langage métaphorique employé est plus significatif encore de la recherche impérieuse d'une parfaite équivalence. À la catachrèse désignant la cour céleste répond, dans un homéotéleute légèrement imparfait mais non moins efficace, une métaphore de l'humanité, ordinaire d'un point de vue conceptuel (« *homo ab humo dicitur* » proclame un adage médiéval) mais devant susciter l'étonnement par le choix lexical qu'elle impose<sup>26</sup>. On voit donc qu'il n'y a pas de ligne de partage entre clé herméneutique et programme stylistique<sup>27</sup>. « *En el palacio*

<sup>24</sup> À la suite de l'étude pionnière de Norden, Guillén de la Nava (1998, 293-295) voit dans les constructions antithétiques l'héritage de Gorgias, parvenu jusqu'à Guevara à travers Isocrate et Cicéron.

<sup>25</sup> Sur les correspondances entre Pero López de Ayala et Antonio de Guevara, cf. Jones 1975, 84 et 95-96.

<sup>26</sup> Dans une étude portant sur le premier livre des *Epístolas familiares*, Michel Camprubi (1968, 136-137) fait un constat similaire. Après avoir relevé diverses apparitions d'un lexique issu de la langue populaire, il affirme : « sur le plan de la forme, on n'observe pas de véritable divorce : en effet, l'élément concret ou même "réaliste" est comme intégré à la rhétorique. (...) En définitive, le "réaliste" de Guevara se trouve atténué par cette insertion du concret de tous ordres dans une expression savante ou une forme d'ampleur rhétorique. Il n'y a donc pas de dualisme foncier entre ces deux pôles de la création littéraire. Et l'on aperçoit déjà ce qui peut constituer l'unité de ce style. »

<sup>27</sup> « *Es su señalada voluntad de escribir bien, y que supone una aportación novedosa en su hallazgo de estilo personal, y descubrir un ritmo hasta entonces desconocido en la prosa. El paralelismo es una construcción clara y sencilla (pesada en su repetición, no en su esencia), y Guevara supo explotarlo en todos sus matices y combinaciones; el ritmo que engendra viene definido en las palabras de Amado Alonso como : "Una organización de tensiones y relajaciones orgánicas (movimientos) en una figura dinámica y unitaria (...); tensiones y relajaciones provocadas por frases paralelas del pensar creador o receptor (...). Su prosa tiene un ritmo de sentido. Nuestra atención se balancea anclándose alternada o repetidamente sobre los contenidos psíquicos antitéticos y sinónimos.*

*real tienen por privado al que el rey regala, y en la casa de Dios al que Él castiga* » (*ibid.*, 711), avait précisé Guevara peu auparavant, si bien que les tribulations de Job, comme celles d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Jacob ou de Joseph, ne sont que l'expression d'une sagesse qui dépasse l'entendement du pécheur. Ce qui correspond peut-être à une « *estilística de la locura*<sup>28</sup> », quoique dans un sens différent de celui où la formule fut employée au sujet de Guevara, transcende, en outre, les frontières génériques. Ainsi, il n'y a pas de différence, en Guevara, entre le franciscain prêchant et le moraliste de la partie profane de l'œuvre. Lointain héritier du *De contemptu mundi* (Redondo 1977, 78), le *Menosprecio de corte y alabanza de aldea* est un bon exemple de l'absolue continuité du discours puisque la fin de son prologue tripartite porte justement sur les persécutions du prédicateur, héritier à ce titre des prophètes (Guevara 1984, 114). On peut lire à la fin de cette pièce liminaire dédiée à Jean III du Portugal :

*Lo que siempre al Emperador mi señor y amo he persuadido en los libros que le he escrito y lo que en mis sermones le he predicado y lo que de persona a persona le he hablado, es que se llegue siempre a consejo y admita algún particular aviso ; porque el consejo le aprovechará para lo que ha de hacer, y el aviso, para lo que se ha de guardar. (ibid., 116)*

Il n'y a pas lieu de s'étonner que l'extension du discours moral soit aussi grande. Cela explique même que Job, comme le laissait présager son apparition dans la missive adressée à Beltrán de la Cueva, puisse devenir, l'espace d'un instant, un modèle pour le favori qu'il faut détourner du chemin de la cour ou dont il faut convertir le cœur s'il entend y demeurer, dans le texte le plus célèbre de Guevara... Quitte, comme le fait justement remarquer Asunción Rallo dans son édition (1984, 156, note 6), à détourner le sens d'une citation en la sortant de son contexte : « *“Tedet animam meam vite mee”, no le pesaba porque vivía, sino porque no se emmendaba.* » (*ibid.*) L'exclamation de Job offre, pour Guevara, une illustration à l'idée que seule la conversion intérieure sauve l'homme, condition à laquelle le courtisan et le favori n'échappent pas. Trois ans à peine après la parution du *Menosprecio de corte*, dans l'unique citation du *Livre de Job* accompagnée d'un commentaire d'apparence personnelle, au chapitre XXXV de l'*Oratorio de religiosos*, Guevara devait manifester devant ses frères sa propre aspiration à s'en remettre entièrement à la volonté divine, à l'instar du prophète :

*Aparejado tenía su corazón al señor el santo Job, cuando después de muertos sus camellos, y sus bueyes, y sus asnos, y sus hijos, y sus ovejas, y él lleno de sarna decía : El señor que me lo dio ése me lo quitó : y el que me lo quitó ése me lo puede tornar a dar. Sea pues por todo su santo nombre bendito, que yo con lo que él hiciere soy muy contento. (Guevara 1545, f° LXX v°)*

Qu'il en fût autrement aurait été surprenant, mais il n'est peut-être pas indifférent que, dans ce passage où l'auteur se confond avec le franciscain, la sentence biblique porte, dans la transposition de Guevara, une marque que possède dans son entier le style de l'auteur. Le verset 1, 21 est plus laconique : « *Illuc Dominus dedit Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.* » La glose guévérienne exploite la sentence au moyen de

---

*Su ritmo, pues, está conseguido mediante la disposición adecuada de los contenidos del pensamiento”.* », Rallo 1979, 119.

<sup>28</sup> Dans une recension de l'ouvrage de Redondo qui est presque un article, Márquez Villanueva (1979, 352) écrit : « *Frente a su ya conocida retórica de schemata, será preciso reconstruir (por ejemplo) su participación en la estilística de la “locura”, atendiendo a procedimientos expresivos como la expresión rafez o semiobscena, la fraseología irónica, la metáfora degradadora, los neologismos y plurivalencias semánticas con que había que entretener a un nuevo tipo de público lector que pronto cuajó también en “inmensa mayoría”.* »

l'*amplificatio*, peut-être dans une démarche d'acclimatation dans la prose castillane de la clausule latine, comme le suggérait déjà Cossío (1934, 70). De ce fait, le simple parallélisme devient un chiasme sémantique et syntaxique, lequel conduit, après une adaptation plus fidèle de la louange au nom divin, à un commentaire qui ne figure pas dans le texte biblique mais qui traduit bien la sereine acceptation des desseins divins, quoique impénétrables, en des termes toutefois dont le prosaïsme donne le caractère d'une expressive sincérité.

Pour conclure ces réflexions, de nouveau nous sommes tenté de faire nôtre l'humilité avec laquelle Cossío introduisait ses réflexions sur Guevara et son style (1934, 65). Cette étude apporte toutefois, espérons-nous, quelques éléments utiles. Elle rend manifeste la césure que Jones (1975, 161) observait au sein de l'œuvre de Guevara, entre les premières œuvres et celles qui suivent la publication du premier tome des *Epístolas familiares* – autrement dit après son élévation à l'épiscopat et sa désignation comme évêque de Guadix – et sur la base de laquelle il fondait sa critique des thèses défendues par Márquez Villanueva au sujet de l'évêque de Mondoñedo.

*It is necessary to reject, s'interrogeait-il, that Guevara was, by intention and result, a "moralist", or whatever one wants to call Guevara as counsellor, spiritual adviser, filósofo (as he uses the term), in order to reach a balanced appreciation of his work and his success? Is he, always uniformly, free of "authentic moral goals" (Fuentes, 192) ? »*

L'étude des apparitions de Job dans l'œuvre guévérien ne permet pas de répondre, il faut bien le reconnaître, à ces questions. À la vérité, les conclusions somme toute restreintes auxquelles elle a conduit illustrent plutôt les termes d'une polémique qu'elles ne permettent de prendre position ou de la dépasser. Néanmoins, elle confirme, d'une part, la proximité chez cet auteur entre l'orateur sacré et le moraliste, phénomène que l'on n'observe pas chez un Francisco de Osuna par exemple (Redondo 1977, 209), en dépit des emprunts de l'un vers l'autre identifiés ou soupçonnés par Fidèle de Ros (1946, 356 et suivantes, 380, 387). Plus important, le recensement des occurrences du *Livre de Job*, leur classification et leur analyse, mettent à nu un des principaux aspects de la poétique guévérienne : l'existence de puissantes tensions contraires. Cette dimension coexiste et se confond sans doute avec d'autres influences tout aussi importantes et qui contribuent à la souplesse stylistique qui caractérise la prose de Guevara. Faut-il toutefois chercher à opposer ce que les versets du *Livre de Job* illustrent à ce qui relèverait de l'influence de la poétique d'Hermogène (López Grigera 1994) dont les *Progymnasmata* accompagnaient la formation des orateurs sacrés (Redondo 1977, 159) ? ou de Cicéron et d'Isocrate (De la Nava 1998 ; Di Patre 2006) ? Les prescriptions du *De doctrina christiana* y étaient-elles opposées ? Trancher de telles questions appellerait une ample étude. Postulons toutefois, à la lueur des observations présentées ici, que le franciscanisme refondé de façon si complexe par Cisneros, en lequel Lázaro Carreter (1988, 111, 114) voyait une source possible de la *commoratio* et de la *concinntas* recherchées par Guevara, qui entra dans la famille angélique pour des raisons que nous ignorons, n'est pas étranger à la physionomie singulière de sa prose. À notre sens, dans le domaine de la littérature morale et spirituelle, il transcende le clivage entre héritage médiéval et innovations renaissantes chez des hommes qui, par l'activité homilétique qu'ils déployaient, étaient enclins à faire leur miel des éléments les plus divers pour mieux plaire à l'auditoire profane qui était le leur et, partant, à l'ensemble

de leur lectorat. La manière dont Guevara acclimate çà et là le *Livre de Job* et le personnage éponyme ne nous paraît pas étrangère à pareille démarche.

Fabrice Quero  
Université Paul-Valéry Montpellier 3  
LLACS EA 4582

## Bibliographie

Camprubi Michel, 1968, « Le style de Fray Antonio de Guevara à travers les *Epístolas familiares* », *Caravelles*, n° 11, p. 131-150.

Castro Américo, [1957] 1960, « Antonio de Guevara : un hombre y un estilo del siglo XVI », *Hacia Cervantes*, Madrid Taurus.

Concejo Pilar, 1985, *Antonio de Guevara, un ensayista del siglo XVI*, Madrid Ediciones Cultura Hispánica.

De Cossío José María, 1934, « Fray Antonio de Guevara y el “Eupuismo” », *Altamira. Revista del Centro de Estudios Montañeses*, n° 2, p. 65-71.

De la Campa Carmona, 2016, « Las fiestas de la Virgen en el año litúrgico », Juan Aranda Doncel et Ramón de la Campa Carmona (coord.), *Regina mater misericordiae. Estudios históricos, artísticos y antropológicos de advocaciones marianas*, Córdoba Litopress.

De la Nava Guillén, 1998, « La posible influencia del esquema gorgiano en el estilo de Fray Antonio de Guevara », *Rhetorics : a Journal of the History of Rhetoric*, n° 16-3, p. 187-304.

Di Padre Patrizia, 2006, « Los pecados capitales en la corte Antonio de Guevara y su *Aviso de privados* », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, t. 54, n° 2, p. 383-412.

Guevara Antonio de, [1539 et 1541] 2004, *Epístolas familiares, Obras completas III*, Emilio Blanco (éd.), 3 vol., Madrid Fundación José Antonio Castro, vol 3.

Guevara Antonio de, [1539] 1984, *Menosprecio de corte y alabanza de aldea. Arte de marear*, Asunción Rallo Gruss (éd.), Madrid Cátedra.

Guevara Antonio de, [1542] 1545, *Oratorio de religiosos y ejercicio de virtuosos*, Valladolid Juan de Villquirán.

Guevara Antonio de, 1545, *La primera parte del libro llamado Monte Calvario*, Valladolid Juan de Villquirán.

Guevara Antonio de, 1549, *La segunda parte del libro llamado Monte Calvario*, Valladolid Juan de Villquirán.

Jones Joseph R., 1975, *Antonio de Guevara*, Boston Twayne Publishers.

Lázaro Carreter Fernando, 1988, « La prosa de fray Antonio de Guevara », Víctor García de la Concha (dir.) *Literatura en la época del emperador*, Salamanca Universidad de Salamanca, p. 102-130.

León Luis de, 1959, *Exposición del libro de Job, Obras completas castellanas de Fray Luis de León*, Félix García (éd.), Madrid Biblioteca de Autores Cristianos, p. 791-1287.

Lévêque Jean, 1972, « *Livre de Job* », *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, 24 vol., Paris, Beauchesne, vol. 8, col. 1201-1225.

López Grigera Luisa, 1994, « Los estilos de Guevara en las corrientes retóricas de su época », *Fray Antonio de Guevara e a cultura do Renacemento en Galicia*, 2 vol., Lugo, Servicio de Publicaciones, Diputación Provincial, vol. 2, p. 55-71.

Marichal Juan, 1955, « Sobre la originalidad renacentista en el estilo de Guevara », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, n° 9-2, p. 113-128.

Márquez Villanueva Francisco, 1968, « Fray Antonio de Guevara o la ascética novelada », *Espiritualidad y literatura en el siglo XVI*, Madrid-Barcelona Alfaguara, p. 17-66.

Márquez Villanueva Francisco, 1979, « *Crítica guevariana* », *Nueva revista de filología hispánica*, n° 28-2, p. 334-352.

Quero Fabrice, 2012, « Le visible saturé du *Tratado llamado leche de la fe del príncipe christiano* de Luis de Maluenda (1545) : enjeux et limites du discours imagé en matière de spiritualité », *L'âge d'or*, n° 5, <http://lisaa.univ-mlv.fr/revues-en-ligne/lage-dor/texte-integral-du-n5-hiver-2012>.

Quero Fabrice, 2020, « Todo es cuestión de estilo : verdad y violencia en la obra espiritual de Luis de Maluenda », José Luis Ocasar Ariza et Consolación Baranda Leturio (éd.), *Duelos textuales en tiempos de reforma*, Toulouse Presses Universitaires du Midi, « Anejos de Criticón 23 », p. 45-63.

Rallo Asunción, 1979, *Antonio de Guevara en su contexto renacentista*, Madrid Cupsa editorial.

Redondo Augustin, 1977, *Antonio de Guevara (1480,-1545) et l'Espagne de son temps : de la carrière officielle aux œuvres politico-morales*, Genève Droz.

Ros Fidèle de, 1937, « Guevara, auteur ascétique », *Archivo ibero-americano*, n° 22-23, p. 339-404.

Ros Fidèle de, 1946, « Guévara, auteur ascétique », *Estudios acerca de Fray Antonio de Guevara en el IV centenario de su muerte (Mondoñedo, 3 de abril de 1545)*, *Archivo ibero-americano*, n° 22-23, p. 339-404.

Ruiz-Gálvez Priego Estrella, 2015, « La teología política de Luis de Maluenda », *Libros de la Corte.es*, Monográfico n° 3, p. 169-218.